

ÉCONOMIE · FESTIVAL D'AVIGNON

## Dans le « off », à Avignon, jouer quitte à perdre de l'argent

Les compagnies se pressent par centaines pour présenter leur spectacle, en espérant être repérées pour organiser des tournées. Avec le calendrier imposé par les Jeux olympiques et les élections législatives, le public s'est raréfié.

Par Nicole Vulser (envoyée spéciale à Avignon)

Publié le 14 juillet 2024 à 07h00 · Lecture 4 min.

Offrir l'article

Article réservé aux abonnés



Des acteurs et musiciens participent au défilé du festival « off » d'Avignon, le 2 juillet 2024. SYLVAIN THOMAS / AFP

En jouant dans le Festival « off » d'Avignon, la quasi-totalité des compagnies perdent leur mise. Et pourtant, chaque année elles se précipitent par centaines dans l'espoir d'être repérées par des programmeurs influents qui leur traceront de brillantes destinées. En 2024, les 1 316 compagnies qui se disputent âprement les faveurs du public proposent 1 666 spectacles, tous genres confondus.

**Lire aussi** | [Festival d'Avignon : le seul-en-scène en haut de l'affiche du « off »](#)

Une offre un peu plus étoffée qu'en 2023, mais à peu près autant de levers de

rideaux quotidiens, puisque certaines compagnies jouent moins longtemps, précise Harold David, coprésident d'Avignon Festival et Compagnies. La manifestation pâtit cet été d'un calendrier abrégé par les Jeux olympiques et paralympiques (le « off » sera clos le 21 juillet, au lieu de fin juillet). Le démarrage s'est avéré erratique : seuls 40 % des spectacles ont commencé le 29 juin et la totalité de l'offre n'a été accessible que le 3 juillet. Ce qui a perturbé les habitués et raréfié le public. D'autant plus que les amateurs de théâtre ont tardé à venir en raison des élections législatives, les 30 juin et 7 juillet.

LA SUITE APRÈS CETTE PUBLICITÉ

Pour faire face aux dix premiers jours catastrophiques en matière d'audience, Fabrice Roux, président de La Scène indépendante (syndicat national des entrepreneurs de spectacles), a demandé au ministère de la culture, puis à l'Élysée, une aide exceptionnelle de 3,5 millions d'euros, qui correspond au prix de 30 % de la billetterie des dix premiers jours. En vain.

## La difficulté d'être à l'équilibre

C'est peu dire que la compétition entre compagnies, cette année plus ramassée dans le temps que d'habitude, se révèle d'une violence inouïe. Comment exister dans un tel tsunami d'offres ? Certains profils brillent par leur aspect atypique. Jean-Michel Rallet, cocréateur d'un fonds de capital-investissement, remercié par ses trois associés, pourtant « *des amis de trente ans* », a radicalement changé de vie. Il s'est lancé « *par catharsis* », dit-il, dans l'écriture de sketches pour devenir humoriste.

En 2023, il a rodé sa pièce *Changement de vie involontaire*, qu'il joue à 19 heures dans une petite salle de 56 fauteuils, le BA. « *Je ne voulais pas mourir en étant le plus riche du cimetière* », assure ce financier reconverti à 50 ans, désormais seul en scène, qui arpente chaque jour les rues d'Avignon pour « tracter », distribuer ses prospectus. Et tenter d'attirer le chaland, le sport national du « off ».

**Lire aussi** |  [Le mécénat culturel fragilisé par l'incertitude politique et la crise économique](#) 

La location de la salle lui coûte 7 200 euros (le prix moyen de location s'élève à 100 euros hors taxe pour un fauteuil), son logement, bien situé, plus de 3 000 euros. Des frais auxquels s'ajoute le coût du régisseur, de l'inscription au festival, des affiches, de la communication... Au total, jouer lui revient à près de 15 000 euros. « *Pour être à l'équilibre, la salle devrait être remplie tous les soirs à 80 %, c'est impossible* », dit-il. En 2023, il a perdu 10 000 euros. « *Je jouais à un mauvais horaire, à 13 heures, et personne ne va loucher un déjeuner pour moi* », admet-il.

## « Cachets d'intermittence »

L'illusionniste William Arribart, jeune entrepreneur de 26 ans qui produit lui-même ses spectacles et joue au Paradis République vient pour le plaisir. Il a fait ses comptes. « *Cela me coûte 15 000 euros pour le mois*, détaille-t-il. *Ce n'est rien par rapport à une journée au Zénith à Paris [50 000 euros]* », salle qu'il a remplie en 2023.

La grande majorité des compagnies ne bénéficie pas de réserves financières, et trop souvent les comédiens ne touchent aucun cachet. Un sacrifice pour être présent dans ce plus grand marché du monde.

Avec six acteurs dans *Un pour tous*, l'auteur Mathieu Peralma et le metteur en scène Eric Savin savent qu'ils jouent à perte. « *L'Archipel Théâtre a une jauge de 77 places, or il nous faudrait la recette quotidienne de 110 places pour atteindre l'équilibre* », reconnaissent-ils. Impossible de gagner un centime, même en rôle

requière », reconnaissent-ils. Impossible de gagner un centime, même en revu. Les comédiens, salariés pour leur prestation, doivent payer leur loyer. « *La compagnie perd de l'argent, mais être sur scène permet aux comédiens d'obtenir la moitié des cachets annuels dont ils ont besoin pour rester dans le système de l'intermittence* », explique Mathieu Peralma. Il regrette que l'aide publique du Fonds national pour l'emploi pérenne dans le spectacle – attribuée aux compagnies dès que plus de trois comédiens se produisent dans une salle de petite jauge – ait fortement diminué.

**Lire aussi** |  [Rencontres de la photographie d'Arles : un modèle économique atypique](#) 

Si la troupe y va quand même, c'est qu'elle espère vendre le spectacle, organiser une tournée. Les professionnels qui font venir les programmeurs monnaient leurs prestations, jusqu'à 4 000 euros pour le mois du « off », sans compter une part de 10 % à 15 % sur chaque vente ultérieure de spectacles.

### « Vendre des dates »

Pour exister, être repéré, la solution peut passer par la reprise d'un texte connu. C'est l'option choisie par Benjamin Bouzy et Vincent Marguet, les metteurs en scène de *Moby Dick*, de Herman Melville, et de *L'Alchimiste*, de Paulo Coelho. Eux aussi viennent « *vendre des dates* » après Avignon.

La metteuse en scène Tatiana Vialle qui présente *Etre peintre*, d'après la correspondance de Nicolas de Staël, a bénéficié d'un contrat, plutôt inhabituel, de coréalisation avec la direction de la salle Au Palace. Elle ne paie pas de location, mais partage les recettes. Malgré cet avantage, elle va « *perdre au moins 8 000 euros* », explique-t-elle. Ce spectacle, qui avait trouvé son public à Paris au Théâtre 14, est à la peine dans le « off ». Au Palace a changé de mains, et son directeur en a radicalement modifié la programmation, abandonnant les grosses comédies au profit de spectacles plus exigeants. Sauf que, pour l'heure, le public n'a pas suivi.

**Lire aussi** |  [A Avignon, Régis Mailhot et Christophe Alévêque s'emparent de la folle actualité politique](#) 

Cette année, même les spectacles portés par des comédiens qu'on ne présente plus, comme Natacha Régnier, sont à la peine. A La Scala Provence, la salle n'était remplie qu'au quart la première semaine de juillet pour l'applaudir dans *Pannonica, papillon du jazz*, une pièce sur une amoureuse du jazz. Et son voisin Philippe Torreton jouait aussi jusqu'au 7 juillet devant un public clairsemé.

A Avignon, les grands gagnants du festival restent donc les propriétaires de maisons et d'appartements qui profitent de la poule aux œufs d'or pour augmenter les loyers. Et les salles, qui louent aussi au prix fort pendant la saison. Un label de qualité fondé sur une multitude de critères d'accueil des compagnies sera, enfin, mis en place en 2025.

**Lire aussi** |  [A Avignon, les artistes ukrainiens font entendre leurs voix](#) 

**Nicole Vulser** (envoyée spéciale à Avignon)

---